

— **P**lutôt mourir que de laisser ce gouvernement pitoyable construire une ligne de train à grande vitesse ici.

Ma mère désignait une affichette verte punaisée au poteau d'un portillon à cinq barreaux.

*Arrêtez l'opération Bullet !  
Pour gagner quelques minutes, vous perdez des siècles !  
Rejoignez notre groupe de protestation dès aujourd'hui.*

— « Opération Bullet », reprit ma mère. Quel nom idiot. Opération Fadaises, plutôt.

— Fadaises ? ironisai-je. Qui utilise le mot « fadaises » de nos jours ?

— Ça ne te préoccupe pas, toutes ces choses-là ?

Elle posa un pied chaussé d'une botte en caoutchouc sur le premier barreau et se servit de sa main valide pour se hisser dessus.

— Fais attention, la taquinai-je en la voyant chanceler. Tu n'es plus toute jeune.

— Je n'ai pas encore soixante-dix ans, merci bien, répliqua-t-elle. De toute façon, ça n'a rien à voir avec mon âge. C'est ma main fragile.

— D'où ma suggestion qu'on se contente de se pencher par-dessus le portillon pour admirer la vue.

— Je serai contente quand tu seras rentrée à Londres et

que tu arrêteras de me faire des réflexions, maugréa ma mère. Tu pars quand, déjà ?

— Quand je serai sûre que tu peux te débrouiller toute seule, rétorquai-je. Et que tu auras promis de ne plus te fourrer dans le pétrin.

— Moi ? Dans le pétrin ? (Ma mère m'adressa un regard noir.) Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Cela faisait près de six mois que mon père était mort et deux que j'avais découvert que ma mère avait vendu en secret notre petite maison familiale à Londres pour déménager à plus de trois cents kilomètres de là, à Little Dipperton, dans le Devon. Et comme si le choc n'avait pas été assez grand, la demande de ma mère qui voulait que je l'aide à faire « un peu de saisie informatique » m'avait conduite à une découverte stupéfiante. Ma respectable mère, ma conventionnelle génitrice, n'était autre que Krystalle Storm, auteure de best-sellers, la championne des romances torrides. En outre, la véritable identité de Krystalle Storm – ainsi que l'importance de ses gains – avait été un secret bien gardé. Heureusement, mon père n'avait jamais découvert l'alter ego de sa femme – pas plus que les Recettes et douanes de Sa Majesté, ce qui était le plus ironique de tout, sachant que mon père avait travaillé toute sa vie comme inspecteur des impôts.

Mais ce n'était que le début.

Après avoir cessé de présenter l'émission *Fakes & Treasures*, je projetais d'ouvrir avec ma mère un magasin d'antiquités, mais elle avait désormais changé d'avis. Dire que j'avais été perplexe serait un euphémisme. Et à présent, nous étions là, à nous chamailler comme de coutume.

— En tout cas, c'est sûr et certain, je vais soutenir ce groupe de protestation, déclara ma mère, une pointe de défi dans la voix.

— Tu vois ! m'exclamai-je. Tu es déjà en train de chercher les ennuis. Reste en dehors de ça, voyons. De toute façon,

le gouvernement n'a pas construit le HS2 entre Londres et Birmingham pour le moment. Il faudra des années avant qu'ils n'entament ce tronçon-là.

— Je ne vois pas pourquoi nous aurions besoin d'une nouvelle ligne par ici, poursuit ma mère. Qu'est-ce qui ne va pas avec celle que nous avons déjà ?

— Elle est archaïque, expliquai-je. Voilà la raison.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu comprennes.

— S'il te plaît, ne nous disputons pas, la coupai-je.

Ma mère inspira l'air vif d'octobre et relâcha son souffle avec un soupir.

— Pas la moindre pollution urbaine, ici. Ça va te manquer, tu verras.

— Les vaches et le fumier ? Ça m'étonnerait.

Le hic, c'était que ma mère avait raison, je le savais. J'allais regretter la campagne.

C'était une journée d'éclaircies sporadiques et de méchantes averses. Autour de nous s'étendait une mosaïque de terres agricoles vallonnées, encloses d'anciennes haies, qui descendaient jusqu'au Dart. D'épaisses ceintures de pinèdes se mêlaient aux arbres luxuriants saupoudrés de rouille, d'or, de rouge et d'une myriade de nuances de vert, qui frissonnaient sous la brise automnale.

— Tu savais que le manoir de Honeychurch avait été un bastion royaliste pendant la Première Révolution anglaise ? demanda ma mère avec nostalgie.

— Oui.

— Les Têtes-Rondes et les Cavaliers<sup>1</sup> se sont affrontés ici, continua-t-elle. Les lieux sont hantés, c'est certain.

— Sûr et certain.

— Tu n'entends pas le grondement d'un canon, là ?

— Pas pour le moment. Non.

---

1. Le surnom de « Têtes-Rondes » avait été donné aux partisans de Cromwell pendant la Première Révolution anglaise tandis que celui de « Cavaliers » affublait leurs ennemis royalistes (*NdT*).

— Sir Ralph a dirigé ses troupes depuis cet endroit.

— C'est ce que tu ne cesses de me répéter.

Nous marchions sur Hopton's Crest qui devait son nom à Sir Ralph Hopton, un commandant royaliste de la Première Révolution anglaise qui avait réussi à sécuriser le sud-ouest de l'Angleterre pour le roi Charles I<sup>er</sup>. La piste heurtée qui courait sur le sommet de cette crête quatre cents ans plus tôt avait dû offrir des vues panoramiques. Aujourd'hui, le paysage était toujours spectaculaire, mais gâté par des massifs d'arbres envahissants et des haies indisciplinées. Au bout de la crête, la piste se rétrécissait pour devenir un sentier abrupt qui serpentait vers une zone boisée pentue, puis longeait un marais fangeux judicieusement nommé le Bourbier de la mort.

Au pied de l'un des versants se nichait le petit village de Little Dipperton et au pied de l'autre, entre des arbres et des murs de pierre vieux de plusieurs siècles, se trouvait le magnifique domaine du manoir de Honeychurch dans toute son ancienne gloire, avec son singulier cimetière équin, ses jardins paysagers, sa grotte victorienne et un vaste jardin enclos de murs, bordé par une serre proche du délabrement.

Le Logis du palefrenier appartenant à ma mère jouxtait l'ignoble décharge d'Eric Pugsley, le voisin avec lequel elle était en bisbille. À une époque, une épaisse rangée d'arbres les séparait, mais Eric s'était empressé de les couper, juste pour embêter ma mère – c'était du moins ce qu'elle affirmait.

Depuis notre poste d'observation et avec l'automne qui battait son plein, nous jouissions d'un vrai régal pour les yeux constitué de vieux tacots qu'Eric aimait appeler « véhicules en fin de vie » – un corbillard, des pyramides de pneus et de pièces détachées pour machines agricoles. Il y avait également une presse de casse automobile et le

tracteur Massey Ferguson d'Eric garé devant une vieille caravane usagée qui lui tenait lieu de bureau.

— Vois le bon côté des choses, dis-je. Si l'opération Bullet aboutit vraiment, ce sera la fin du royaume d'Eric.

— Et c'est censé me consoler ? s'agaça-t-elle. En fait, c'était l'idée d'Eric, de former le groupe de protestation de Little Dipperton. La ligne de chemin de fer coupera le village en deux, ainsi que Honeychurch.

— Bonne chance à lui, répliquai-je. Comme dit le proverbe : « On ne passe pas outre la bureaucratie. »

— Bien sûr que si, protesta ma mère. J'ai décidé de lui apporter mon soutien.

— Quoi ? m'écriai-je. On va marcher main dans la main avec Eric ?

— Moi, oui, en tout cas, déclara ma mère. D'ailleurs, il y a une réunion de protestation jeudi soir, au pub.

Je m'esclaffai.

— Je pensais que tu ne pouvais pas l'encadrer.

— En effet, confirma-t-elle. Mais qu'est-ce que j'ai, comme choix ? Apparemment, Eric a demandé son soutien à lord Honeychurch, mais s'est vu répondre de lui fiché la paix et de s'occuper de ses affaires.

— Et ce ne sont pas les tiennes non plus, insistai-je.

— Bien sûr que si. Je vis ici.

— Et qu'en pense Edith ? demandai-je.

— Madame la comtesse, tu veux dire.

Ma mère ne parvenait toujours pas à appeler par son prénom la comtesse douairière, mère de lord Rupert Honeychurch, même si celle-ci l'avait invitée de nombreuses fois à le faire. Du point de vue de ma mère, faire preuve de familiarité avec l'aristocratie – comme elle s'obstinait à appeler les classes supérieures – était inconcevable.

— Nous ne sommes pas censés lui en parler non plus, répondit-elle. Monsieur le comte tient à lui épargner toute contrariété.

— C'est une première, ironisai-je. Il y a quelques semaines à peine, Rupert essayait de la faire interner dans une maison de retraite...

— Sunny Hill Lodge, compléta ma mère. Mais je pense qu'elle souffre bel et bien d'une forme de démence, Kat.

— En tout cas, je suis sûre qu'Edith a vu les affichettes partout dans le pays, répliquai-je. Elles sont difficiles à manquer. Et depuis des semaines, Muriel, du bureau de poste, fait signer une pétition.

— C'est vrai, admit ma mère. Peut-être que monsieur le comte ne voit pas l'intérêt de la bouleverser, alors que la ligne de chemin de fer ne sera pas construite du vivant de sa mère.

— C'est possible, concédai-je. Quel âge a Edith ? Quatre-vingts ans ?

— Quatre-vingt-cinq, mais elle ne les fait pas du tout. Elle pourrait vivre encore des années.

Je devais lui accorder ce point. Lady Edith Honeychurch continuait à monter en amazone chaque jour, dirigeait le poney club local et s'avérait en même temps une personnalité redoutable.

— Tu sais quel âge avait la reine mère quand elle est morte ? demanda la mienne.

— Aucune idée, répondis-je. Mais vu que la famille royale relève de ton domaine d'expertise, j'ai la forte impression que tu vas me le dire.

— Cent deux ans ! s'exclama-t-elle. Oui, cent deux ans ! Et elle avait encore toutes ses dents.

J'agitai le panier en osier que je portais.

— Allez, viens, allons cueillir des prunelles pour madame Patmore.

— Madame Patmore ? fit ma mère en fronçant les sourcils, avant de sourire. Tu as raison. Notre madame Cropper ressemble à la cuisinière de *Downton Abbey*. Ça doit être l'uniforme et la toque. (Elle désigna un petit bois au fond

du champ en contrebas.) Elle m'a dit que les prunelles se trouvaient le long de cette haie de prunelliers, là-bas.

— Près du Bourbier de la mort. (Je grimaçai.) Cet endroit me fiche les jetons. Et en plus, avec toute la pluie qu'on a eue, ça va être un vrai marécage.

— Comme tu voudras, marmonna ma mère en s'éloignant à grands pas, avant de s'arrêter au pied d'un échelier encasté dans un mur de pierres sèches. Moi, j'y vais.

— Attends, soupirai-je. Il faut bien que quelqu'un garde un œil sur toi.

Sur un morceau de bois grossier cloué sur l'échelon supérieur, un message indiquait : « Toute entrée par effraction sera punie. Les braconniers seront tirés au fusil. » Puis, ajouté à la peinture : « Attention au taureau. »

— Laisse tomber, lâchai-je avec soulagement. Il y a un taureau dans le champ.

— Il n'y a pas le moindre taureau, répliqua ma mère, qui eut toutes les peines du monde à grimper à l'échalier chaussée de ses bottes disgracieuses. (Elle portait par-dessus le marché une jupe de lainage vert qui faisait plus que ralentir sa progression.) C'est juste pour effrayer les potentiels contrevenants.

On entendit le craquement d'un tissu qui se déchirait.

— Flûte ! s'écria-t-elle.

— Je t'avais dit de ne pas mettre de jupe, maugréai-je. J'ai beau être une Londonienne, je sais comment m'habiller pour pratiquer ce genre d'activités.

J'avais pour ma part enfilé un jean et je m'étais acheté une veste trois-quarts Barbour ainsi qu'une paire de bottes de la même marque dans la ville tout proche de Dartmouth, un petit port de pêche disposant de véritables magasins.

Après que j'eus aidé ma mère à dépêtrer le tissu du barbelé, nous reprîmes notre progression.

Elle avait raison : pas de vaches à l'horizon.

— Je te l'avais bien dit, marmonna-t-elle.

— J'espère que madame Cropper apprécie tes efforts à leur juste valeur, répliquai-je.

— Quand il s'agit de fabriquer de l'eau-de-vie de prune, je suis prête à me surpasser. Et puis, elle est à court de personnel en cuisine. Ils n'arrivent pas à trouver de nouvelle gouvernante. Il n'est pas facile de prendre la suite de Vera.

Nous nous tûmes. Même si ma découverte, dans la grotte, du cadavre de Vera, la femme d'Eric, remontait à des semaines, je ne l'oublierais jamais. Ma mère exerça une petite pression sur mon bras.

— Désolée, ma chérie, dit-elle doucement. Je sais que tu penses toujours à elle, mais comme dirait lady Edith, la vie continue... Attends ! s'exclama-t-elle soudain. Qu'est-ce que c'est que...

Nous étions face à une large pancarte rectangulaire plantée dans le sol. Des lettres d'un rouge criard sur fond noir annonçaient : « Croisement avec la HS3 à partir d'ici. »

— L'opération Bullet, lâcha ma mère dont l'expression s'était durcie. Ils ont déjà commencé à tracer des délimitations !

Neuf pancartes supplémentaires, plantées à intervalles réguliers, coupaient le champ en deux et descendaient jusqu'au pied de la colline.

Cela préfigurait clairement l'ampleur de la destruction à venir et j'eus la surprise de me découvrir aussi contrariée que ma mère.

— Que vas-tu faire ? lui demandai-je.

— Je vais en parler à Eric et nous organiserons une réunion d'urgence, répondit ma mère d'un air sombre. Si je mets la main sur ceux qui ont installé ces pancartes, leur vie ne méritera plus d'être vécue.

— On remet la cueillette des prunelles à demain ?

— Non, fit-elle en secouant la tête. On est là et ces poteaux ne s'en iront nulle part.

Nous suivîmes le sentier qui passait au ras de la frontière où des tas de terre retournée s'alignaient le long d'un fossé récemment déblayé. Les oiseaux s'envolaient à notre approche, comme pour nous rappeler que les gens ne seraient pas les seuls à être affectés par la nouvelle ligne ferroviaire, mais que la nature en subirait elle aussi les conséquences.

À droite de la haie de prunelliers, un autre portillon à cinq barreaux, ouvert, laissait voir un sentier équestre boueux qui finissait par déboucher sur l'arrière de la décharge d'Eric. De là où nous nous tenions, on découvrait d'autres exemplaires de ces affreuses pancartes plantées dans le champ qui occupait l'autre versant de la vallée.

— Ils vont détruire la vallée tout entière, constata ma mère.

— Regarde toutes ces prunelles ! m'exclamai-je avec l'espoir de lui faire penser à autre chose. Même de loin, on distinguait les baies d'un bleu tirant sur le noir dans la haie qui partait en diagonale, en face de nous.

— On va traverser ici, décréta ma mère.

Une vaste zone de marécage s'étendait devant nous.

— Tu plaisantes ? m'insurgeai-je. C'est un marais. Nous devrions plutôt longer la haie, la terre est plus ferme, à côté.

— N'importe quoi. Suis-moi et fais comme moi.

Des touffes de spartina garnissaient des flaques d'un noir d'encre. L'air avait des relents d'eau stagnante et nous nous enfoncions jusqu'aux chevilles dans une boue écumeuse. À l'instant où le soleil disparut une nouvelle fois derrière les nuages, le vent se leva.

— Tu sais que la zone est hantée, n'est-ce pas ? me cria ma mère par-dessus son épaule.

— Si l'on se fie à ce que tu racontes, il y a des fantômes partout, répliquai-je sur le même ton.

— Tu te rappelles ce que je t'ai raconté sur Sir Maurice ?

C'est ici qu'il a provoqué la perte d'un détachement de Têtes-Rondes en prétendant être leur commandant. Ils se sont noyés dans le Bourbier de la mort.

— La version de Harry est bien plus intéressante, répliquai-je avant de narrer pour la énième fois l'histoire pittoresque et embellie que le fils du comte, âgé de sept ans, m'avait donnée de la tragédie : les hommes y étaient dévorés vivants par des vers extraterrestres aux dents acérées de piranhas.

— Il y a quelque chose qui cloche chez cet enfant, constata ma mère. Et maintenant, regarde comment je m'y prends, sur cette partie. (Elle accéléra brusquement.) Ne marche que sur les touffes et ne t'arrête surtout pas.

Je posai avec précaution un pied sur une motte herbeuse, mais le sol frissonna littéralement sous mon poids.

— Ça revient à progresser sur de la gelée ! m'écriai-je en sentant ma botte s'enfoncer jusqu'au tibia dans un affreux sifflement et un bruit de succion. (L'odeur la plus nauséabonde vint agresser mes narines.) Maman ! Attends-moi !

Je dégageai mon pied et bondis de touffe en touffe dans son sillage.

— Continue à avancer ! hurla ma mère. C'est très, très marécageux. Suis-moi... Oh !

Elle tomba en avant, mais ses pieds se retrouvèrent très vite coincés. Instinctivement, j'agrippai le bord de l'imperméable de ma mère et parvins à la tirer sur le côté. Son pied se dégagea d'un coup, avec un tel élan que nous dansâmes toutes les deux un tango sauvage avant d'atterrir enfin sur un sol boueux, certes, mais ferme.

— Super. C'est vraiment super, marmonnai-je en m'extirpant de sous ma mère, laquelle était hors d'elle à force de rire.

— Tu devrais te voir, gloussait-elle. Couverte de boue, et en plus, tu pues !

— Merci. Si je n'avais pas été là, tu aurais pu sombrer dans les marais tel un prisonnier évadé dans le Dartmoor.

— On aurait mieux fait d'emprunter le chemin que tu suggérais. (Elle se pinça le nez en ricanant.) Mais je vais passer devant quand même. Je ne veux pas me retrouver sous le vent.

Cinq minutes plus tard, nous avons posé le panier d'osier par terre, entre nous, et nous cueillions des prunelles.

— À propos de prisonnier évadé..., lâcha ma mère, mine de rien. Je t'ai dit que mon frère était en liberté conditionnelle ?

— Ton frère adoptif, tu veux dire ?

Deux mois plus tôt, je ne savais même pas que ma mère avait un frère. En fait, j'avais découvert qu'elle avait deux frères adoptifs. Tous deux avaient été boxeurs pour le ring itinérant de Bushman, dans les années 1950 et 1960. Il s'agissait d'un énième de ces squelettes qui semblaient continuellement sortir du placard de ma mère.

— J'avais supposé à tort qu'Alfred avait été libéré de prison, vu qu'il t'avait aidée à déménager dans le Devon, fis-je. Pourquoi ? Tu as l'intention de le revoir ?

— Oh, que oui. Je me suis dit qu'il pourrait prendre ta chambre.

— Quoi ? couinai-je. Il vient à Honeychurch ?

— Exact, répondit ma mère. Jeudi, pour tout te dire.

— Tu plaisantes, j'espère, m'insurgeai-je. Tu le connais à peine. C'est un criminel.

— N'importe quoi. Simplement quelques faux passeports et des trucs du même tonneau. Beaucoup de raffut pour rien, quoi. Alfred va adhérer à notre groupe de protestation. Il est très bon pour organiser ce genre de choses. Tu te rappelles avoir entendu parler d'une émeute à la prison de Wormwood Scrubs, il y a quelques années ?

— Ne me dis pas que...

— Tout à fait. Alfred en était le meneur.

— Comment se fait-il qu'on l'ait placé en liberté conditionnelle, dans ce cas ?

— Il a des relations, répondit ma mère. Alfred affirme qu'il peut mettre la main sur des T-shirts. Nous pourrions y faire imprimer le slogan de « Stop à l'opération Bullet » : « Pour gagner quelques minutes, vous perdez des siècles ! »

— Et je suppose qu'Alfred va vivre à tes crochets ?

— Ah ah, c'est là que tu te trompes, répliqua ma mère d'un air triomphant. Si tu veux tout savoir, madame la comtesse est aux anges. Tout est arrangé. Il va l'aider avec les chevaux et effectuer quelques travaux occasionnels sur le domaine.

— Quoi ? m'étonnai-je de nouveau. Il va travailler au manoir ?

— Oui, je viens de te le dire. Tu m'écoutes quand je te parle ?

— Quand as-tu décidé tout cela ?

Ma mère fit une pause pour réfléchir.

— Il y a deux semaines... ou peut-être plus.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je t'en parle, là.

— Pourquoi fais-tu ça ?! m'exclamai-je. Tu cherches à me tourmenter exprès ?

— Ce ne sont pas tes affaires, rétorqua-t-elle. De toute façon, ils ont besoin d'un nouveau responsable d'écurie depuis que William est parti...

— Il n'est pas parti, lui rappelai-je avec véhémence. Il est en prison pour homicide volontaire, tu n'as pas oublié ?

*Encore la prison*, pensai-je. Ça ressemblait à un thème récurrent, ces jours-ci.

— C'était un accident.

— William a étranglé la gouvernante, maman.

— Je ne veux pas parler de Vera, se hâta-t-elle de m'interrompre.

— Et par-dessus le marché, il s'est fait passer pour ton

frère adoptif. Je suppose que tu ne t'en souviens pas non plus, sans parler de la manière dont il m'a agressée !

Une expression vide passa sur les traits de ma mère. Elle se mit à fredonner et je vis que je perdais mon temps.

— Est-ce qu'Alfred connaît au moins quelque chose aux chevaux ?

Elle examina le contenu du panier. Il était déjà au quart plein.

— Lady Edith et lady Lavinia avaient besoin d'aide...

— Je les ai aidées, avec les chevaux...

— Tu vas retourner à Londres. Ce week-end, si je ne me trompe pas.

— Maman, je t'en prie, la suppliai-je. Tu connais à peine Alfred.

— C'est un membre de ma famille, répliqua-t-elle. Il a besoin de travailler et il était très bon avec les chevaux que nous avions sur la route, à l'époque.

— C'était il y a près d'un demi-siècle, lui rappelai-je.

— Nous avons coutume de l'appeler Dr Doolittle parce qu'il parlait aux animaux.

— Peu importe, grognai-je tout en essayant de me concentrer sur la cueillette des baies dans la haie sans me faire piquer par leurs sournoises épines.

Ma mère avait raison. Ça ne me regardait pas.

— C'est pour ça qu'il vaut mieux que tu rentres à Londres, ma chérie, insista ma mère. Mais promets-moi une chose...

— Quoi encore ?

— Ne te laisse pas convaincre de reprendre Dylan.

— Il s'appelle David ! rectifiai-je. Et ce ne sont pas tes affaires.

Avec son extraordinaire intuition maternelle, elle avait touché un point sensible. C'était vrai. Je caressais l'idée de retrouver mon ex-petit ami, ne serait-ce que devant un café.

— Eh bien, disons que Dylan fait clairement des efforts dans ce sens, poursuivit ma mère. Je n'ai jamais vu autant

de fleurs. Ta chambre ressemble à un salon funéraire. J'aimerais bien que tu rencontres quelque d'autre, ma chérie. Quelqu'un de libre, qui veuille avoir des enfants.

— Ne commence pas...

— Bonjour ! lança une voix masculine. Il me semblait bien avoir entendu parler.

Il y eut un froissement de feuilles, puis un homme élancé, rasé de près, émergea du sentier équestre. La quarantaine bien tassée, il portait une veste de tweed et une casquette. Il se servait d'une belle canne ancienne pour pallier une légère claudication.

— Eh bien, eh bien, eh bien, chuchota ma mère. Voilà un prétendant des plus romantiques !